



# REGALIS<sup>h</sup>

Revue Gabonaise De Littératures & Sciences<sup>Humain</sup>

*Un autre regard sur l'Autre :  
littérature, philosophie et sciences  
humaines*



**Sous la direction de :**  
**Pierre-Claver MONGUI**

## **Comité scientifique**

Pr Thiémélé L. Ramsès BOA, Université Félix Houphouët-Boigny  
Pr Simon HAREL, Université de Montréal  
Pr Amadou KONÉ, Georgetown University, Washington DC  
Pr Jean-Marie KOUAKOU, Université Félix Houphouët-Boigny  
Pr Georice Bertin MADEBE, DR, IRSH / Gabon  
Pr Sylvère MBONDOBARI, Université Omar Bongo  
Pr Ludovic OBIANG, DR, IRSH / Gabon  
Pr Martine RENOUPREZ, Université de Cadix  
Pr Joseph TONDA, Université Omar Bongo  
Pr Bertrand WESTPHAL, Université de Limoges

## **Comité de lecture**

Parfait Bi-Kacou DIANDUE (PT)  
Frédéric MAMBENGA-YLAGOU (MC / HDR)  
Achille Fortuné MANFOUMBY MVE (MR) CENAREST  
Gyno-Noël MIKALA (MC)  
Pierre-Claver MONGUI (MC)  
Mike MOUKALA NDOUMOU (MC)  
Pierre NDEMBY MANFOUMBY (MC)  
Steeve RENOMBO OGOULA (MC)  
Jean-Jacques Rousseau TANDIA MOUAFU (MC)  
Didier TABA ODOUNGA (MC)

## Comité de rédaction

BOUNDZANGA Noël Bertrand, Littératures Africaines, UOB

DISSY DISSY Romuald, Lettres Modernes, UOB

MAPANGOU Dacharly, Lettres Modernes, UOB

MESSI ME NANG Clotaire, Histoire, UOB

MESSIA Rodolphe, Lettres Modernes, UOB

MONGUI Pierre-Claver, Lettres Modernes, UOB

MPAGA Christ-Olivier, Philosophie, UOB

NDEMBY Pierre, Lettres Modernes, UOB

ONDO Placide, Sociologie, UOB

OVONO EBE Mathurin, Etudes ibériques, UOB

PAMBO NDIAYE Anges Gaël, Anglais, UOB

YANGA NGARI Bertin, Sociologie, UOB

ZAME AVEZO'O Léa, Littératures Africaines, UOB.

Université Omar Bongo

Département de Lettres Modernes

## SOMMAIRE

**1. Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire**

*Par Parfait Bi Kacou DIANDUE*

**2. De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Térence : « homo sum, humani nihil a me alienum puto »**

*Par Pierre-Claver MONGUI*

**3. Migritude et oralité dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou**

*Par Chantal BONONO*

**4. Les voix(es) pour parler de l'Autre dans *Le Mal de peau* de Monique Ilboudo**

*Par Fatou Ghislaine SANOU*

**5. Regard et altérité dans les Mémoires d'Amadou Hampâté Bâ**

*Par Assi Diané Véronique*

**6. Perceptions de l'altérité dans *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez* de Sony Labou Tansi et dans *Grenouilles* de Mo Yan**

*Par Charles Yaovi Mensah KOUMA*

**7. Pour une poétique scénographique de l'Altérité dans les écritures africaines francophones postmodernes et postcoloniales**

*Par Dacharly MAPANGO*

**8. Sidiki Bakaba et la problématique de l'altérité dans les spectacles *Monoko-Zohi*, *Iles de tempête* et *La Malice des hommes***

*Par Banhouman KAMATE*

**9. Claridade et l'Afrique : l'identité cap-verdienne entre altérité et malentendu**

*Par Eugène TAVARES*

**10. L'écriture de la relation dans l'archéologie du senghorisme. Autour de *Chants d'ombres* et *d'Ethiopiennes***

*Par Max-Médard EYI*

**11. Le pornostyle de Sami Tchak**

*Par J.J. Rousseau TANDIA MOUAFU*

**12. Les métaphores postcoloniales du Sida. Regard et mise à mort de l'Autre**

*Par Yannick ALEKA ILOUGOU*

**13. La femme-silure et la symbolique de l'altérité dans « *Muyisi* et le pêcheur », conte punu du Gabon**

*Par Léa Zame Avez'o*

**14. La représentation de la nature dans le roman gabonais**

*Par Didier TABA ODOUNGA*

**15. L'altérité dans la lutte des classements sociaux au Gabon**

*Par Placide ONDO*

**16. Le Gabon ouvert et ses ennemis. Considérations philosophiques sur les nouvelles frontières de la citoyenneté**

*Par Flavien ENONGOUE*

**17. La conservation du « patrimoine culturel » au Gabon: enjeux et perspectives sur l'histoire, la mémoire et l'identité**

*Par Serge MBOYI BONGO*

# Nature et Altérité dans le roman gabonais

Didier TABA ODOUNGA, Université Omar Bongo, CRELAF/CELIQ,

odjouani@yahoo.fr

## Résumé

La nature dans la littérature gabonaise est à la fois un lieu de renaissance, de connaissance mais aussi un espace de mystères. Cette double posture implique nécessairement une perception particulière chez les écrivains qui tentent de l'appréhender dans son essence. L'examen des trois romans à l'étude à savoir, *Le Voyage d'Oncle Mâ*, *La Fraîcheur des plantes est éternelle* et *Le Voyage d'Aurore* plonge le lecteur dans une perspective littéraire où la nature redevient le centre névralgique du monde. Ces romans travaillent à redonner à l'écosystème africain un rôle que le modernisme, et tous ces avatars, veut progressivement occulter au profit d'une économie capitaliste de plus en plus exigeante.

**Mots clés :** Nature, Ecosystème, Littérature gabonaise, Représentation, Roman gabonais.

## Abstract

"In Gabonese literature, nature is considered as a space for self discovery, knowledge and enigmatic junction. As such, writers who attempt to grasp it's essence are required to have a broad perspective of its multiple attributes. Three study novels namely, "*Le Voyage d'Oncle Mâ*", "*La Fraîcheur des plantes est éternelle*" et "*Le Voyage d'Aurore*" sweep the reader within the narrative of rediscovering nature as an essential aspect of our existence. Such literature aims to restore the role of Africa's biodiversity, despite its exploitation for profit by an ever thirsty capitalist market and promoters of global modernization.

**Keywords :** Nature, Biodiversity, Gabonese literature, Perspective, Gabonese novel.

## Introduction

En littérature gabonaise, la nature en tant qu'objet esthétique, n'a pas encore eu en terme critique la dimension qu'elle doit avoir : celle d'être le cœur du système qui conditionne l'existence humaine. Aujourd'hui, les préoccupations liées à la préservation de l'environnement à cause de la destruction et de l'étiollement de l'écosystème mettent en relief la nécessité pour l'homme de penser autrement son rapport à son biotope. Si la nature dans sa forme primitive, c'est-à-dire, la forêt, la savane, l'eau, la terre etc. est généralement très présente en littérature gabonaise, elle apparaît comme le prolongement d'une cosmogonie bantu aux prises avec les aléas d'un modernisme, c'est-à-dire d'une évolution technique et technologique inhérente à la colonisation occidentale.

C'est donc très souvent sous le mode du conflit entre tradition et modernité<sup>1</sup>, entre axiologies négatives et positives, entre spiritualités animistes et polythéisme, voire monothéisme que se joue la plupart des antagonismes liés à la nature dans le roman gabonais. Le processus de dévoilement de celle-ci se fait sous le prisme de la destruction ou de la violation d'un espace souvent considéré comme sacré, dans le cas, par exemple, de la zone forestière<sup>2</sup>. Cette nature qui représente le réceptacle de la vie, le point d'accomplissement de l'homme dans son rapport aux autres est ainsi soumise à un ensemble de codes censés façonner ce même individu dans sa quête d'équilibre existentiel. Au contraire des romans comme *Parole de vivant* de Moussirou Mouyama (1992), *Pétroleum* de Bessora (2004) dans lesquels la nature est stigmatisée par le fait de l'homme, les trois principaux romans que nous examinons nous conduisent, à travers le voyage et la mobilité des personnages, à découvrir une nature différente dont l'essence réside dans sa vocation à rapprocher les individus, à permettre la découverte des lieux inexplorés ou encore, à vivre une exaltation écologique, un émerveillement floral dont l'ambition est de conduire l'individu vers le respect de la vie. En effet, *La Fraîcheur des plantes est éternelle* (2014), *Le Voyage d'Oncle Mâ* (2008) et *Le Voyage d'Aurore* (2007), par le truchement de la nature, parlent de la rencontre entre individus, du rapport à l'altérité, de la communion avec les éléments de la nature qui, tels des sédiments de vie, donnent toute sa dimension mystérieuse à une géographie au service de la condition humaine.

Vu ainsi, les questions sont : comment, dans les trois romans, la nature est esthétiquement représentée ? Quelle est son coefficient d'être ? Quel rôle joue-t-elle ? Notre hypothèse de départ est que la nature, dans ces fictions, sert de prétexte au rapprochement des individus à travers un ensemble de valeurs ayant des prétentions humanistes.

### 1. La nature comme vecteur de vie et de fraternité culturelle

---

<sup>1</sup> Nous pensons ici au caractère de ce qui est moderne, contemporain, récent, voire actuel contrairement à ce qui est ancien.

<sup>2</sup> Voir à cet effet, l'article de Frédéric Mambenga Ylagou, « Les représentations anthropologiques de la forêt gabonaise dans la littérature gabonaise », cf. S. Renombo et S. Mbondobari (2009, p. 107-131).

Ce qui d'emblée attire l'attention du lecteur qui plonge pour la première fois dans l'univers de *La Fraîcheur des plantes est éternelle* (2014) est la dimension chromatique du texte. En effet, le paratexte, par ses motifs vert et blanc, renvoie au processus de signification du récit. La page de couverture, conçue comme une épigraphe, assume son rôle de guide dans le protocole de lecture. Dans cette page, tout gravite autour de la couleur verte grâce, notamment, à la fleur qui, au milieu de la glace, garde toute sa fraîcheur. Dans ce roman, la nature sous-tend les relations entre les personnages principaux que sont Ayeme, Dominique et Mefane. Mefane a pour la nature une passion immodérée ; il estime qu'elle est au fondement de l'humanité à travers la vie qu'elle permet non seulement de donner, mais aussi, d'entretenir. Cette relation fusionnelle aboutit au désir du père d'inculquer à son fils, Ayeme, les valeurs cardinales que sont le respect de la vie<sup>3</sup> et l'amour du travail qui, lorsqu'il est accompli avec probité, peut procurer aussi un bien-être. Mefane dont le patronyme signifie dans la langue originelle de l'écrivain la forêt, donc par extension, la géographie florale, met en exergue la nécessité consistant, pour les figures principales de ce récit, à faire un retour vers les axiologies positives incarnées par cet espace. En effet, l'envergure qu'a la nature de susciter chez les personnages un point de jonction entre les êtres et les choses se lit fondamentalement dans sa capacité à procurer une certaine sérénité au travers des paysages qu'elle met en relief. Mefane a besoin, pour se ressourcer et retrouver une intériorité dans sa trajectoire narrative, de repartir vers ces paysages empreints d'une dimension ontologique très forte puisqu'ils lui procurent sagesse et espérance :

La maison était bâtie dans une vallée bordée de palmiers, d'avocatiers, de manguiers et de citronniers. Tous ces arbres faisaient la fierté du paysan. Ils étaient nés de ses mains. Le campement lui procurait d'innombrables richesses et le bien-être ; au milieu des plantes, des chants d'oiseaux, il éprouvait la paix verte des taillis (2014, p. 13).

L'extrait ci-dessus, à bien des égards, renforce d'une part l'idée d'une nature pourvoyeuse de vie, à travers l'énumération de tous les arbres fruitiers participant naturellement au cycle de celle-ci. D'autre part, ce segment montre bien comment la nature peut permettre d'accéder à l'ataraxie, loin des soubresauts inhérents au modernisme<sup>4</sup>. Mefane au milieu de la nature, retrouve une quiétude et une capacité de régénération que seule donne à voir une nature généreuse dont les paysages sont au cœur du renouvellement de l'existence. Tout l'agir de Mefane gravite autour d'un espace floral au service de la vie à travers les vertus médicamenteuses des plantes, des protéines végétales nécessaires à l'alimentation du corps etc. le personnage s'implique

---

<sup>3</sup> La notion mise en exergue par Albert Schweitzer consiste *grosso modo* à dire que l'ensemble des êtres vivants, hommes comme animaux, ont le même droit à la vie et qu'il ne saurait être question d'exclure une espèce au profit d'une autre.

<sup>4</sup> Les personnages des romans gabonais évoluant dans un cadre rural ont une tendance consistant à se méfier de ce que charrie souvent comme discours, le cadre urbain qui représente le modernisme.



de manière sacerdotale dans la transmission d'un savoir sur les plantes aux deux jeunes lycéens que sont Ayeme son fils et Dominique :

Tous les jours, du matin au soir, Ayeme et son hôte courraient les taillis derrière le père. Mefane prenait le temps de leur dévoiler les vertus infinies des plantes rares. Les buissons et les vallées leur tenaient lieu de salle de classe. Les troncs d'arbres tombés à terre devenaient pour eux des tables-bancs. Et la forêt tout entière, un gigantesque tableau aux merveilles. Les végétaux sont à la base de la pharmacie moderne (*Ibid.*, p. 28).

Ici, toute la quête de Mefane consiste à inculquer aux jeunes la richesse incommensurable de posséder un savoir substantiel sur le potentiel thérapeutique des plantes. Comme chez Jean-Jacques Rousseau, Moïse Oriand Nkoghé-Mvé, fait de la nature un *topos* essentiel dans la structuration cognitive de l'être, dans les rapports de complémentarité qu'il peut avoir avec celle-ci. Ce qui est remarquable dans l'extrait ci-dessus, c'est la propension qu'ont les personnages à fusionner avec les éléments du biotope afin d'en ressortir la quintessence. Le savoir, véhiculé par la forêt, permet à l'homme de saisir la complexité de la vie à travers « les vertus infinies des plantes rares ». Car ces plantes possèdent en elles, toutes les caractéristiques de l'équilibre humain. Dans le roman, la nature agit en l'homme ; elle peut l'habiter et en faire un nouvel être. Comment comprendre le changement de vocation de Dominique qui, au départ, souhaite devenir juriste, mais finit par s'orienter vers la pharmacopée si ce n'est par l'appel de la nature. Elle a une force de persuasion susceptible de transformer l'individu.

Issu d'une culture différente, dans laquelle la raison prime par-dessus tout, Dominique va pourtant se laisser pénétrer par ce nouveau *logos* prônant la nécessité, pour l'homme, de communier avec l'espace sylvestre. Celui-ci ouvre, par ailleurs, la possibilité d'affermir les relations interpersonnelles, de s'enrichir de nouvelles cultures et de suggérer davantage des perspectives originales. Dominique et Ayeme ont en effet comme plate-forme à leur amitié la nature ayant permis qu'ils se sustentent tous les deux à ses symphonies, à ses couleurs ondoyantes puisque le roman parle bien de « gigantesque tableau aux merveilles », pour dire autrement ce que l'espace floral apporte de singulier dans la contemplation de son être. Cet émerveillement est aussi perceptible dans *Le Voyage d'Oncle Mâ* (2008) : l'attachement séculaire à l'arbre appelé le Moabi renferme toute l'histoire de la lignée du personnage éponyme.

Arrivé au pied du Moabi, cet arbre immense qui domine tous les autres par sa stature et sur lequel viennent se poser éperviers, toucans et autres prédateurs, il fut émerveillé par la beauté de ce géant qui s'étirait vers le ciel. Il s'est dit que si cet arbre touche le ciel, se placer sous sa protection, c'est en définitive avoir la protection de Dieu (*Ibid.*, p. 20621).

Il y a dans l'attitude de l'ancêtre d'Oncle Mâ, une posture de soumission vis-à-vis de l'immensité du Moabi. Apparaissant comme le maître de cet habitat forestier, l'arbre a des allures de majesté et de magnificence. Dans ce passage, la narration hyperbolique tient à signifier le caractère divin de cette entité de la nature. Le Moabi représente, pour la lignée, le point de jonction entre les anciens, qui sont à l'origine du clan, et les nouvelles générations, dont les mémoires sont souvent réfractaires à l'histoire des origines. Ainsi, la nature, à travers la forêt, donne non seulement la vie en permettant son éclosion, mais aussi sert de figure protectrice pour le clan de la calebasse. Si le rapprochement avec le divin peut signifier, chez ces peuples animistes, leur ancrage profond dans leurs croyances, on ne peut pourtant pas ignorer la très forte prégnance, chez les bantous, d'un espace sylvatique ambivalent. En effet, « dans la plupart des mythologies [africaines], la forêt se trouve associée aux forces obscures et à la magie » (F. Mambenga Ylagou, 2009, p. 124). Or, dans *Le Voyage d'Oncle Mâ*, la géographie forestière est un lieu de vie et de protection contre les forces exogènes. L'homme ici trouve dans la nature les ressorts à son épanouissement, à son bien-être, et à son éducation. Source de vie, elle produit des éléments nutritionnels essentiels à son équilibre biologique, des ressources thérapeutiques nécessaires à sa longévité physiologique. Elle ouvre en définitive les passerelles entre les individus afin de permettre aux cultures différentes d'être en dialogue.

## 2. voyage, paysages et écologie

Les trois romans examinés ici apparaissent comme un hymne à la vie à travers la mobilité qu'offre aux personnages la notion de voyage. Le voyage permet aux protagonistes non seulement de découvrir d'autres cultures comme dans le roman de Moïse Oriand Nkoghé-Mvé, mais il participe aussi d'une certaine manière à remettre en lumière, les éléments de la nature qui concourent à la préservation de la vie (fleuve, forêts, savanes, etc.). Si l'on prend l'espace forestier, par exemple, on se rend bien compte que cette étendue procure de nombreux autres avantages, en dehors du patrimoine pharmaceutique qu'il recèle. Oncle Mâ en fait l'expérience au cours de son périple entre Libreville et Muile, son village à Moabi. Il traverse un pays qui lui présente les subtilités du paysage forestier local : « Assis à côté de sa fille, Oncle Mâ regarde filer le paysage. La forêt tropicale forme un tunnel dans lequel le villageois sait reconnaître les essences qui font la richesse du pays : Okoumé, Ozigo, Moabi, Mbilinga... » (J. Divassa Nyama, 2008, p. 68). L'impression générale que nous laisse ce passage est celui d'un manteau sylvestre recouvrant les voyageurs de son ombre protectrice et qui permet par ailleurs d'apporter une plus-value économique à la communauté. Oncle Mâ « sait reconnaître » les arbres symboliques dont l'exploitation apporte des avantages substantiels au pays. Il n'y a guère, dans cette allusion à peine voilée à la politique de déforestation, aucune sorte de concession de la part du narrateur. Le message vise subtilement à attirer l'attention sur un phénomène de plus en plus étendu.

Les paysages tels qu'ils apparaissent chez Divassa Nyama obéissent à une volonté de montrer ce que l'homme doit à la nature. L'écrivain ne recherche pas

systématiquement à faire de l'exotisme facile en décrivant des lieux ou des géographies élagués des problèmes relatifs à la préservation de la faune et la flore africaine. Le narrateur à travers le principe du regard<sup>5</sup> conduit le lecteur comme dans une vision panoramique à se rendre compte de la diversité qu'offre la nature et de la nécessité de ne pas la déstructurer. Le voyage est pour Oncle Mâ une invitation à la contemplation « des paysages sauvages » (J.-P. Balbe, 1975, p. 59) et à l'introspection ce, grâce à l'élément visuel. Pour s'en convaincre, on peut tirer argument de quelques extraits du texte : « Une verdure chatoyante nourrit ses yeux. Il se croirait dans la palmeraie à l'entrée de Moabi. Des images vont et viennent dans son imagination comme des silhouettes fuyant un projecteur » (2008, p. 108) ; « Peu après, les chutes de Tsamba Magotsi attirent le regard des voyageurs » (*Ibid.*, p. 111).

Ainsi, le paysage dans *Le Voyage d'Oncle Mâ* sert d'une part, métaphoriquement, à ramener le personnage principal dans sa géographie originelle, par un processus de réminiscence, et, d'autre part, la vue de cet espace, de cette étendue spatiale, ouvre les personnages à la découverte des lieux inconnus de leur propre terroir. Nous avons affaire dans le texte à des paysages extrêmement mobiles du fait du mouvement même des protagonistes. Et cette mobilité rend tout aussi dynamique l'attrait que peut avoir le paysage chez les personnages de « chérie-car ». Cette fascination pour la nature, à travers ses paysages, doit se lire comme une dette de l'individu à l'endroit de celle-ci. Aurore, le protagoniste de *Le Voyage d'Aurore*, est bien consciente de l'immense dette accumulée par l'homme vis-à-vis de ces paysages. L'objectif poursuivi par son association, « forêt-source », consiste à attirer l'attention de ses semblables sur l'impérieuse nécessité de sauvegarder le patrimoine naturel qui est en danger. Le roman de Nadia Origo abonde en description de paysages sublimes et magnifiques devant lesquels s'extasient les jeunes gens du groupe d'Aurore : « Tout au long du parcours, ils traversèrent de magnifiques paysages. A perte de vue, se déployaient des plaines, des vallées, des cours d'eau en cascade [...], au point qu'Aurore s'étonna d'être un court instant chez elle au Gabon » (2007, p. 33). Comme chez M. Nkoghé-Mvé et J. Divassa Nyama, N. Origo arrête le regard sur une étendue tropicale fonctionnant sur le mode du plaisir de voir et du désir de parcourir. L'adjectif « magnifique » vient renforcer le caractère exceptionnel que revêtent de telles aires dont les autochtones ne semblent pas mesurer la centralité. Le narrateur fait découvrir au lecteur une immensité dont les micros territoires que sont les plaines, les cours d'eau et les vallées sont les principaux ressorts. C'est ici qu'il faut de notre point de vue évaluer concrètement la prise de position de l'auteure. Son roman à très forte connotation documentaire va, nous le pensons, bien au-delà de la fable afin de circonscrire les problèmes qui se posent autour de la problématique écologique. Les références précises au Gabon et à ses démembrements administratifs soulignent le désir du narrateur d'ancrer son dire poétique dans une posture d'engagement total quitte quelques fois à mettre entre parenthèses les motifs littéraires proprement dits.

---

<sup>5</sup> Dans l'œuvre de J. Divassa Nyama, le regard joue un rôle capital parce qu'il permet d'explorer le fond de l'âme humaine.

Si les paysages du Gabon sont « beaux », s'ils font rêver toute personne qui prend conscience de leur importance dans la chaîne de la préservation de la nature, c'est qu'il y a, par-dessus tout, une urgence. Le spectacle d'un paysage magnifique ou extraordinaire est contrebalancé par une nature sacrifiée pour des profits économiques : « Mais, bientôt, une autre réalité, la ramena vite à la mission qui les conduisait dans la région. [...] Des milliers de billes d'Okoumé jonchaient la voie ferrée et des wagons entiers prêts à partir pour le port d'Owendo » (2007, p. 68).

Ici, clairement, l'exploitation forestière abusive brise le lien tellurique originel. La forêt est stigmatisée en raison d'une prétendue croissance économique. Cette manière de barbarie est déjà indexée par des auteurs comme Auguste Moussirou Mouyama<sup>6</sup> pour qui la pénétration coloniale est à associer à l'exploitation intensive de la nature. Le substantif « milliers » et le verbe « joncher » indiquent le degré de transformation que subit la nature à travers la déforestation. Nous avons affaire à une nature dont l'enchantement s'estompe face à la barbarie humaine. Nadia Origo propose un plaidoyer contre un phénomène qui va crescendo. Loin d'être abstraits, les paysages représentés par l'auteure, sont pourvus, au sens de P. Halen, « des déterminations socio-historiques » (2005, p. 142) qui en font des espaces localisables. En effet, que ce soit les cours d'eau comme l'Ivindo, les chutes de la Mvoung, les chutes de Mingouli ou de Kongou, Nadia Origo tire prétexte de l'exploration du Gabon par des personnages de fiction afin de montrer ce que peut apporter une nature saine, une nature non violée par la barbarie de l'homme dans son avidité du pouvoir et de la puissance économique. Le constat fait par Aurore, s'extasiant devant tant de beauté, est que l'individu est bien peu de choses :

La vue dégagée de toute masse forestière, donnait une sensation de vide, on eut cru qu'on était seul au monde, face à ce miroir et l'on apercevait peut-être sa propre laideur et réalisait ses limites. Aucun bruit distinct n'avait troublé cette intimité avec la nature. [...] c'était la fête de la nature (2007, p. 85).

Ce propos situe bien l'écart, la distance qui sépare l'homme dans son désir de possession compulsive et obsessionnelle d'avec une nature majestueuse. « Laideur » et « limite » résumant, dans cet extrait, ce que représente la vilénie du sujet historique gabonais par rapport à cette question de la préservation de la nature.

## Conclusion

Initiant cette étude, nous voulions voir le coefficient d'être de la nature dans le roman gabonais à travers les textes de Nadia Origo, Jean Divassa Nyama et Moïse

---

<sup>6</sup> Frédéric Mambenga Ylagou (2009) insiste sur cet aspect de la violence symbolique à l'endroit des forêts gabonaises par le colon avide de richesse naturelle.

Oriand Nkoghé-Mvé. Il ressort, tout compte fait, que la nature est appréhendée par ces auteurs sous sa forme première : un ensemble d'éléments censés permettre l'équilibre du système de la vie sur notre planète. La problématique développée par Nkoghé-Mvé positionne la nature et l'écosystème, en général, comme un espace d'initiation aux sciences pharmacologiques. La connaissance des plantes, des fleurs et de leur capacité à agir sur l'organisme humain est considérée par l'écrivain comme un gain dont il faut savoir mesurer la portée. Par ailleurs, cette nature, par sa propension à générer la vie, à la consolider à travers ses vertus thérapeutiques, favorise, par la même occasion, le rapprochement interhumain, voire interculturel. Il est évident que dans de telles conditions, la nature ne peut qu'apparaître comme un creuset, à la source duquel l'individu ne peut que s'abreuver afin de retrouver l'équilibre nécessaire à sa propre survie.

C'est pourquoi Nadia Origo, à travers ses personnages de fiction, remet en question la déstructuration d'une faune et d'une flore qui sont pourtant à l'origine de l'existence même de l'être. En décrivant, de manière métaphorique, ce qu'apportent les «magnifiques paysages» du Gabon, l'auteure sous-entend qu'il y a une nécessité à préserver une nature en péril. Les lieux, dans lesquels évoluent les personnages de *Le Voyage d'Aurore*, sont confrontés à la destruction à cause de la course effrénée de l'homme pour l'argent et la puissance économique. Origo est consciente que les problématiques liées à la préservation de l'écosystème apparaissent comme des discours abstraits chez des personnages dont les préoccupations gravitent autour des questions ontiques. Or il est avéré que le contrepoids à la décadence du monde, au péril de l'humanité, c'est le retour au respect de la nature. Car il n'y a point d'avenir sans remise en question du mode de vie de l'homme. En effet, comme l'affirme Steve Renombo :

C'est dans l'espace floral qu'il faut trouver comme alternative à la culture décadente, comme une possibilité de rédemption de l'humain qui, s'étant déconnecté de la nature et de ses principes se retrouve « hors sol », sans racines. Il faut donc opposer à la barbarie de notre modernité perverse la nature comme enfance du monde et motif corruptible » (2013, p. 115).

On pourrait ajouter comme le laisse entendre Jean Divassa Nyama, la dimension protectrice de cette nature toujours fidèle à l'endroit d'un être qui n'a de cesse de la stigmatiser, de chercher à la transformer pour son unique profit. Au final, les trois écrivains sur lesquels a porté cette étude peuvent être considérés comme engagés dans la protection de la nature même s'ils ne le formulent pas explicitement hormis Nadia Origo dont la démarche s'inscrit résolument dans la défense de la nature. Si les problèmes liés à la protection de l'environnement ne sont pas encore totalement rentrés dans les préoccupations des écrivains gabonais, cette amorce des trois auteurs du corpus est déjà un acte visant la prise en compte de ce phénomène.

## Références bibliographiques

BALBE Jean-Pierre, 1975, *Paysage et littérature*, Paris, Larousse.

DIVASSA NYAMA Jean, 2008, *Le Voyage d'Oncle Mâ*, Bertoua, Ndze.

HALEN Pierre, 2005, « Le paysage africain selon Jules Minne », *Paysage et poésies francophones*, M. Collot et A. Rodriguez (eds), Paris, Presses Sorbonne nouvelle, p. 135-150.

MAMBENGA YLAGOU Frédéric, « Les représentations anthropologiques de la forêt gabonaise dans la littérature gabonaise », in S.R. Renombo et S. Mbondobari (eds), *Créations littéraires et artistiques au Gabon : les savoirs à l'œuvre*, Libreville, Editions Raponda Walker, 2009, p. 107-130.

NKOGHE-MVE Moïse Oriand, 2014, *La Fraîcheur des plantes est éternelle*, Yaoundé, Clé.

ORIGO Nadia, 2007, *Le Voyage d'Aurore*, Paris, Société des écrivains, Coll. « Découverte ».

RENOMBO Steeve Robert, 2013, « La poétique de l'enfer dans *Afep l'étrangleur-séducteur* », *L'écriture insurgée : essai sur l'œuvre romanesque d'Honorine Ngou*, S. R. Renombo et D. Taba Odounga (eds), Libreville, Odette Maganga, p. 109-116.